

Cède au code civil son noble droit d'aînes-e,
Et s'loigne, emmenant sa sœur la Politesse.
Bon voyage à tous deux ! Ils étaient bien gênants.
Nous vivrons désormais et mourrons en manants,
Et saurons, sous l'abri d'une loi tutélaire,
Tirer de nos affronts un honnête salaire.
Bientôt, dans les moments de gêne, les soufflets
Se verront recherchés à l'égal des billets,
Et les bons ménagers inscriront dans leurs livres :
" Sur la face aujourd'hui reçu deux mille livres."

Courage, mon garçon ! Tu vois qu'au bout de l'an
Quatre ou cinq fluxions doubleront ton blain ;
Et déjà riche (avec un peu de vilénie),
Tu peux te présenter partout sans avanie.
Car les gens mal famés ne sont pas très-mal vus
Si d'argent et de langue ils sont d'ailleurs pourvus :
On les craint, on les choie, on touche leur main

Tant s'est humanisée aujourd'hui la morale !
C'est que le point d'honneur une fois supprimé,
L'honneur, qui ne semblait d'abord pas entamé,
Se meurt de l'excroissance énorme qu'on lui compte,
Comme un pauvre vieillard opéré de sa loupé.
De profundis ! — Il fut huit cents ans, sous nos lois,
Le magistrat des cas oubliés par les lois,
Le punisseur hautain de toutes les bassesses,
Le juge et le bourreau des mauvaises richesses,
Et l'arrêt sans appel de sa bouche émané
Faisait la solitude autour du condamné.
La loi seule aujourd'hui régit notre grabuge,
Et tout ce que la loi n'atteint pas est sans juge.
Tant qu'elle ne l'a pas frappé, l'homme est intant ;
Personne ne se croit souillé par son contact ;
Qu'on ait menti, vendu sa parole ou sa plume,
Tripoté dans le gaz, la rente ou la bitume,
Qu'on ait cédé sa femme à ses supérieurs ;
En petit comité c'est matière aux rieurs ;
Mais quiconque dirait tout haut ce qu'on cherche,
Se verrait aussitôt traité de bon Quichotte,
Sans compter que la loi sur les diffamateurs,
Des méfaits impunis protège les auteurs,
Et le code jaloux couvrant toute lacune,
Où sa justice faut, n'en laisse agir aucune.

Donc, mon brave, en dépit de feu *Qu'on dira-t-on*
Fréquente insolément et Pompée et Caton ;
Brûle la modestie, et si quelque collège
Cherche un représentant, un député, qui s'ai-je !
(L'étiquette du sac change si fréquemment,
Que la langue peut bien fourcher en la nommant)
Présente toi — Pompée, au nez de ses ancêtres,
Pour les gros électeurs te donnera des lettres ;
Caton t'embrassera s'il le fait au balcon,
Et tous deux t'offriront la main au Rubicon.
Une fois introduit dans ce laboratoire
Où tout ce qu'on distille, hélas ! est de l'histoire,
Hausse ton éloquence à ton nouvel emploi,
Gonfle-la de mots creux et la France est à toi.

Oui, la France, entends-tu ? Cette antique patrie
De la moëlle des ours et des lions nourrie,
Dont le sang toujours jeune, engrais de l'avenir,
En coulant sur le monde a su le rajeunir ;
Qui de tant de hauts faits a rempli son histoire,
Que dans mille ans d'ici l'on n'y voudra plus croire ;
Elle qui tour à tour dompta le genre humain
Et l'éclaira, le livre ou l'épée à la main,
Plus brillante qu'Athènes et plus grande que Rome ;
Qui pour maître devait exiger plus qu'un homme,

Elle est à toi, chétif, et tu vas l'empêcher
Si tu peux discourir deux heures sans cracher !

Car voici revenir les jours du Bas-Empire.
Le règne des rhéteurs est conclu : c'est le pire !
Depuis un siècle, hélas ! nous avons tant douté,
Tant tiré dans tout sens la pauvre vérité,
Tant adoré d'erreurs, essayé de systèmes,
Soulé, résolu d'insolubles problèmes,
Nous avons tant troublé, tant bouleversé tout,
Que rien dans notre esprit n'est demeuré debout,
Et que les mots y vont, hurlant après des ombres,
Comme des chiens sans maître au milieu des de-

combres.
Place donc aux rhéteurs ! place aux fougueux tribuns
Qu'on ne surprend jamais à bout de lieux communs,
Dont la grande science est, en toute rencontre,
De défendre le pour aussi bien que le contre,
Et dont l'esprit retors, en ses jeux ma'faisants,
Glisse comme un lézard aux fentes du bon sens.
Au point où te voilà, tu hauserais l'épaulé
Si je voulais encor te prescrire ton rôle ;
Tu sais depuis longtemps que l'Opposition
Est le meilleur parti pour ton ambition :
Les médiocrités qui savent leur manœuvre
Évitent avant tout de se montrer à l'œuvre :
Car dans ce bon pays indocile au devoir,
Où tout le monde est libre, excepté le pouvoir,
Quiconque y met la main irrite la censure ;
Il faut être bien grand pour donner sa mesure ;
Et fût-on de stature au-dessus du dédain,
A moins d'être un géant on passe pour un nain.
Mais le rôle brillant, facile et populaire
De blâmer ce que font les autres, sans-tien faire !
Tranquille champion des progrès dangereux,
On tranche à peu de frais de l'esprit généreux ;
Et dans un pays plein d'envie et de confiances,
On met de son côté toutes les espérances.

En avant, mon garçon, et d'un geste indigné
Objurque le pouvoir à tes cris résigné :
" Tyran, pourquoi pleut-il ! Pour nourrir tes luzernes !
" Pourquoi ne pleut-il pas ? Pour sécher nos citernes !
" Trois vieillards ont été mordus hier par des chiens :
" Quand aura-t-on souci des jours des citoyens !
" — La lune nous insulte ! elle nous fait les cornes :
" Aux armes ! tu te tais, lâche, tu la flagornes !
" — Je dénonce au pays les fureurs du conseil :
" Il expose l'armée à des coups de soleil !
" — Comment donc ! non content d'abattre beau-
coup d'ornes,
" Le roi ne me fait pas ministre ? Des réformes !
" A table, citoyens ! Nous allons boire un coup
" Au progrès des l'idée et pérorer beaucoup.
" Ne craignez rien, bourgeois ennemis des sinistres :
" Il s'agit seulement de changer les ministres."

Mais où tu croyais ouvrir qu'un courant d'air,
Le tonnerre est entré : tu n'a pas vu l'éclair.
Tout croule, tout s'abîme, et voilà l'anarchie !
A quoi tenais-tu donc, ô vieille monarchie !
Seule une veuve auguste, incorruptible deuil !
Ses enfants à la main a paru sur ton seuil.
Combats à ses côtés, bavard, et quo ta langue
Prononce dans la vie une utile harangue !
Une voix peut dompter le tumulte indécis ;
C'est un beau rôle à prendre, et si tu réussis...